

Fleur de blé noir

« Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train.

La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. »

Fit marche arrière, reposa le pied sur le quai, recula difficilement bousculée par les voyageurs impatients et surpris « *Qu'est-ce qu'elle fait celle là ?* » grommela un quinquagénaire poivre et sel. Elle ne répondit pas, recula encore pour se dégager bien à l'écart du train...

Et à présent elle est là, assise sur ce banc de bois face à l'Océan. Devant elle des bateaux gîtent et clapotent en cadence. Dans une annexe blanche un homme à casquette s'active. Un balai dans la main gauche, un tuyau vert dans la droite, il lave. Quatre mouettes piaillardes planent au-dessus du quai. Tout à l'heure elle s'est baladée sur le sentier côtier. Elle a croisé un couple de seniors se tenant par la main, un jeune homme en rouge sur un vélo noir, une femme avec une pince dans les cheveux.

Elle est arrivée il y a huit mois à Penmarch. Seule. Avec une valise. La même valise bleue qu'elle portait il y a trois jours sur le quai de la gare de Quimper quand elle a failli prendre ce train. Alevtina vient de Kharkov en Ukraine. Kharkiv comme ils disent là bas. Elle a fui les bombes, les Russes, sans doute aussi les Ukrainiens peuple maudit. De son périple pour atteindre Penmarch elle n'a rien oublié. Lviv à l'ouest de l'Ukraine, puis la Pologne avant l'Allemagne et enfin la France. Voitures, cars, trains, trains de nuit ou du matin, sirènes hurlantes, immeubles écroulés, enfants dans les bras de Mamans, morts à peine recouverts encore allongés sur les bas côtés de routes défoncées. Elle se souvient de tout. De la petite ville rasée au bout de la longue ligne droite, des chaussées crevées, des immeubles éventrés, des maisons calcinées .. Impossible d'oublier aussi la peur dans les

yeux des gens. Cette peur qui la réveille toujours en sursaut ici la nuit. Cauchemars peuplés d'images d'apocalypse, de ruines, de désolation, cauchemars traversés de zombies, de morts-vivants à casquettes. Des hommes peut être ? Soldats en treillis , petits vieux, fantômes égarés dans ce qu'il reste de ce pays autrefois si accueillant. C'est à dire rien...

Maintenant Alevtina regarde la mer. Plus loin encore. L'horizon...

Seulement trente printemps mais avec déjà le poids de la barbarie sur les épaules elle lutte contre les démons de la vieillesse. Ses amies accueillantes et chaleureuses du pays Bigouden, son copain Nicolas de Pont l'abbé, ont beau lui dire qu'elle est belle comme le jour, que l'avenir lui appartient, rien n'y fait. Nicolas, timide et touchant, peut lui déclarer, quand ils sont seuls, qu'avec sa taille fine, ses cheveux blonds ondulés, son teint de lys et de rose, sa petite bouche vermeille, ses lignes régulières, ses longs yeux noirs ensorceleurs, qu'elle est sa Muse, cela ne suffit pas à Alevtina pour chasser le maléfice qu'elle croit toujours incarner. Elle porte en elle les ravages de la guerre et la folie des hommes. La nuit elle transpire l'angoisse : sueurs froides, nœud au creux de l'estomac. Elle voit des tanks sur une terre rouge de douleur et de sang, une terre poussiéreuse craquelée, crevassée, sous un ciel lugubre. Sa terre: l'Ukraine. Autrefois grenier du Monde avec champs de blé, aujourd'hui Verdun nouveau avec champs de mines...

Ici, dans le ciel du bout de la terre tout est calme. Un léger nuage blanc se déplace. Un de ces nuages graciles et gracieux qui n'apparaissent que dans un ciel bleu. Et qui bouge sans même que l'on s'en aperçoive. Un nuage fin. Tout le contraire d'un gros nuage noir menaçant, annonciateur de pluies certaines, de vents mauvais, ou de tempêtes imminentes. Ces nuages noirs là sont désormais tous rassemblés dans la tête d'Alevtina. Pour longtemps sans doute...

Dans le bistrot de Pen Losquer, depuis un long moment il la regarde déguster son thé et médite sur sa blancheur radieuse. Elle n'a pas le teint halé de ses copines bigoudènes

celle là ! La clarté de son regard, le blanc grisâtre du ciel à la fenêtre, accentuent encore la blancheur du visage : blanc comme un œuf, merveille de blancheur et de vie. Etonné et surpris il admire et contemple. Béatement... Alevtina sent cette admiration et malgré elle se rengorge sous le regard, fond un peu d'une vanité féminine naturelle en savourant son pouvoir. Osera-t-il ?

Osera-t-il venir vers elle , s'asseoir à sa table et prononcer la phrase « *Qui êtes vous ?* ». Elle répondra simplement « *Je m'appelle Alevtina et je viens de Kharkiv Ukraine* » . Il hochera la tête, restera là près d'elle comme ça à la dévorer des yeux. Elle pensera alors que ce ' pauvre bêta' est merveilleux, vraiment différent des autres et qu'il doit l'aimer à la folie. A la folie se répétera -t-elle dans son for intérieur et un sourire d'orgueil effleurera ses lèvres...

XXXXX

Ce samedi de fin d'octobre quand les futurs mariés entrent dans la mairie de Tréogat il pleut. Il n'y a plus de maire dans cette mairie du Finistère mais on s'y marie quand même. La guerre est finie en Ukraine mais seule la Maman est venue de là-bas pour le mariage de sa fille chérie. Quand le type de la Préfecture désigné pour les marier va lui demander « *Voulez-vous prendre pour époux ...* » Alevtina dira « *Oui* ». Oui à l'homme du bistrot de Pen Losquer qui, il y a quatre mois, a osé venir vers elle et prononcer la phrase « *Qui êtes-vous ?* ». Elle est Alevtina, elle vient de Kharkiv, Ukraine. Celles qu'elle avait considérées comme ses amies sur le quai de la gare de Quimper ne sont pas là non plus. Elles pensent à Nicolas de Pont l'abbé, l'amoureux transi timide et touchant de la première heure dont le chagrin doit être immense devant le mariage de sa Muse avec un autre...Et elles ne pardonnent pas.

En ce jour de bonheur et de joie un malaise pourtant persiste en Alevtina. Quelque chose d'indéfinissable...La guerre est finie, le Tyran est mort. Pourquoi tous ses morts ? Pourquoi ces corps le long des routes ? Pourquoi ces enfants dans les bras de Mamans qui fuient ? Pourquoi la peur et le malheur dans les yeux des vieux ?

Quand les mariés sortent de l'église de Tréogat il pleut toujours. Sur leur amour. Et sur les morts. Ceux de là-bas ou ceux d'ici. Sur les vivants il pleut aussi.

Ainsi va la vie mon ami...